





Wesley



HENRI VIII,

TRAGÉDIE,

PAR

MARIE-JOSEPH ^{Blaise} CHÉNIER,

DE L'INSTITUT NATIONAL.

NOUVELLE ÉDITION,

SEULE CONFORME A LA REPRÉSENTATION.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. N. F. DIDOT JEUNE.

Chez DABIN, Libraire, Palais du Tribunat.

AN XIII. — 1805.

PQ
1966
.H5
1805

HENRI VIII,

TRAGÉDIE.

ACTE I, SCÈNE I.

7

SEIMOUR.

Hélas ! vous en voyez la cause involontaire.
 Heureuses toutes deux , tranquilles , si toujours
 Loin d'elle et loin du roi j'avais passé mes jours !
 Il m'aime. On connaît trop ses orgueilleux caprices ;
 L'amour en tous les temps causa ses injustices.
 De liens importuns soigneux de s'affranchir ,
 Sous un devoir pénible il ne sait point fléchir.
 Des princes d'Arragon la fille infortunée ,
 Pour un nouvel hymen jadis abandonnée ,
 Vit d'un injuste arrêt son hymen outragé :
 De cet empire entier le culte fut changé ;
 Et de l'heureux Volsei la disgrâce éclatante
 Marqua , vous le savez , cette époque importante.
 C'est le jour de la reine ; il devait arriver :
 Elle éprouve un malheur qu'elle a fait éprouver :
 L'amour la couronna ; c'est l'amour qui l'opprime.
 Captive , elle gémit dans le séjour du crime ;
 Et son frère , et Norris , long-temps aimé du roi ,
 Lui qu'auprès de la reine attachait son emploi ,
 Lui qui , par son crédit , ses vertus , son courage ,
 Des Anglais , jeune encore , a mérité l'hommage ;
 Quelques autres sujets qui , dans un rang plus bas ,
 Servaient aussi la reine et suivaient tous ses pas ,
 Victimes du pouvoir et de la calomnie ,
 Partagent de ses fers l'illustre ignominie.
 C'est peu qu'en la voyant réduite à l'abandon ,
 Aucun n'ose aujourd'hui demander son pardon ;
 Des amis du pouvoir que devait-elle attendre !
 Mais , hélas ! sans frémir vous ne pourrez l'entendre ,
 Celui de qui la voix préside au jugement ,
 Son flatteur autrefois , Norfolk en ce moment

HENRI VIII,

TRAGÉDIE.

La couronne, un palais, n'ont rien que je regrette :
 Je n'ai point oublié que je naquis sujette.
 Reprenez ma grandeur, vos bienfaits, votre amour :
 Vous n'avez pas besoin de me ravir le jour.
 Ah ! je saurais mourir ; mais, hélas ! je suis mère ;
 Mais je laisse une fille, et vous êtes son père ;
 Ou plutôt maintenant ma fille n'en a plus ;
 Au fond de votre cœur tous ses droits sont perdus :
 Ma fille est sans appui ; moi seule je lui reste,
 Et je sens que ma mort lui serait trop funeste.
 Faudra-t-il que ses yeux, errants dans ce palais,
 Cherchent toujours mes yeux sans les trouver jamais ?
 Que sa voix innocente, et jamais entendue,
 Appelle en vain sa mère au tombeau descendue ?
 Non ; c'est trop de rigueur. Nous quitterons ces lieux ;
 Vous ne reverrez plus des objets odieux :
 Nos deux noms inconnus périront sur la terre ;
 Loin de vous, loin d'ici, bien loin de l'Angleterre,
 En quelque antre écarté je puis m'ensevalir :
 La misère et l'exil ne me font point pâlir ;
 Dans les bois, dans les flancs d'un rocher solitaire,
 J'irai, j'irai cacher et la fille et la mère.

HENRI, *à part.*

Je succombe. Ah ! Seimour !

BOULEN.

J'embrasse vos genoux.

HENRI.

Arrêtez.

BOULEN.

Dois-je encor espérer...

HENRI.

Levez-vous.

Mon cœur voudrait, madame, exaucer vos prières ;
 Mais souvent un monarque a des devoirs sévères.
 D'ailleurs à mes bontés faut-il avoir recours ,
 Quand les juges n'ont point prononcé sur vos jours !
 Je ne puis deviner leur sentence suprême :
 Attendez-la du moins ; je l'attendrai moi-même.
 Je lui dois obéir : vous savez que les lois
 Sont l'organe du ciel et commandent aux rois.
 Puissiez-vous désarmer un tribunal sévère !
 A ma fille, à la vôtre allez montrer sa mère.
 Adieu.

SCÈNE V.

BOULEN, HENRI, NORFOLK.

BOULEN.

Je sors. Et vous, témoin de ma douleur,
 Vous avez autrefois partagé ma grandeur :
 J'ouvrais à vos conseils une oreille docile ;
 Vous rendiez grace alors à ma bonté facile :
 Mais la fortune change , il faut subir sa loi ;
 C'est à moi de prier pour mon frère et pour moi.
 Vous, ne rejetez point votre triste famille ;
 Songez à votre sœur , et contemplez sa fille ;
 Sa fille, qui, perdant les bontés d'un époux ,
 N'a d'ami , de soutien , de protecteur que vous.

NORFOLK.

Je suis juge , madame , et l'équité m'enchaîne ;
 Mon cœur ne connaît plus l'amitié ni la haine.

BOULEN.

Hélas !

HENRI VIII.

SEIMOUR.

Ah ! ne redoutez pas un retour magnanime.

BOULEN.

Sire, je vais attendre ou la vie ou la mort.

HENRI, *montrant la chambre où il se retire.*

Qu'aucun n'entre en ce lieu.

NORRIS.

Laisse entrer le remord.

Et vous, pontife saint, femme auguste et sensible,
Défenseurs de la reine, ah ! s'il vous est possible,
Aux malheureux encore il faut la conserver :
Au prix de tout mon sang puissiez-vous la sauver !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOULEN.

L'ESPÉRANCE me quitte au fond de cet abyme :
La tombe des vivants a repris sa victime.
Prison, séjour d'effroi, toi qui vis si long-temps
De Lancastre et d'York les caprices sanglants,
Souvent tu renfermas dans tes murs redoutables
D'illustres innocents et de fameux coupables ;
Mais jamais une épouse, une reine, avant moi,
Implorant, redoutant son époux et son roi.
De cette longue mort l'amertume est affreuse.
J'ai vécu sur le trône : étais-je plus heureuse ?
Non ; le bandeau royal n'essuyait point mes pleurs :
Des ennuis fastueux, de pompeuses douleurs,
Voilà ce que m'offrait ma grandeur importune ;
Et, captive en tout lieu, j'ai changé d'infortune.
Au sein d'une autre cour, j'ignorais les chagrins ;
Mes jours coulaient plus purs sous des cieux plus sercins.
Oh ! qui me les rendra, ces temps de mon enfance ?
Je ne te verrai plus, doux climat de la France !
Pour cette île orageuse où j'ai puisé le jour,
Devais-je abandonner ton aimable séjour ?

BOULEN.

Je ne reviendrai pas.

SEIMOUR.

Craignez d'exécuter la sentence cruelle,
 Vous, soldats, vous, témoins de ma douleur mortelle,
 Vous qui la partagez, vous que j'entends gémir.
 Vous pleurez ! et pourtant vous osez obéir !
 Reine, de trop d'horreurs je suis environnée.
 Mourante plus que vous, plus que vous condamnée,
 Je veux auprès du roi précipiter mes pas :
 Je vais, je cours à lui, cet enfant dans mes bras.

BOULEN.

Bien loin de le fléchir vous auriez tout à craindre.

SEIMOUR.

A sentir la pitié je saurai le contraindre.

BOULEN.

Ne vous abusez point ; tout est fini pour moi.
 O ma fille, aujourd'hui je ne vis plus qu'en toi.
 C'est mon Élisabeth, c'est mon sang, c'est ma vie ;
 C'est plus que moi, madame ; et je vous la confie.
 Je suis prête ; marchons. Soldats, séchez vos pleurs :
 Qu'est-ce donc que la mort ? le terme des malheurs.
 Quand je vais expirer sous le pouvoir du crime,
 Plaiguez un roi bourreau, mais non pas sa victime.
 Affermis mon courage, ô clémence d'un Dieu :
 Madame, aimez-la bien ; c'est votre fille. Adieu.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, PAGES ET GARDES, *au fond du palais.*

Où ! qui pourra calmer ma sombre inquiétude ?
J'ai besoin de repos, besoin de solitude.
A mon ordre, à ma voix chacun s'est retiré :
LAISSE ENTRER LE REMORDS ! Norris, il est entré ;
Il me suit, il est là, je le sens qui me presse :
Il combat sans succès ma fatale tendresse.
Je les entends tous deux : Quand elle dit, *Seimour*,
Le remords dit, *Boulen*. Le crime avec l'amour !
Combien je hais Norfolk, mon indigne complice !
Mais j'ai dicté l'arrêt. Boulen marche au supplice !
Malheureux ! Dans ton cœur vainement combattu
Le remords n'est qu'un cri stérile et sans vertu :
D'un repentir profond ton ame est ennemie ;
Tu veux le fruit du crime et non son infamie.
Allons. De mes tourments l'amour doit me payer :
Moi-même auprès de lui puissé-je m'oublier !
Mais Catherine aux pleurs, à l'exil, condamnée,
Mais Boulen plus chérie, et plus infortunée,
Je les rejette en vain loin de mon souvenir ;
Je ne pourrai tromper ni moi ni l'avenir.

Observant les statues des rois d'Angleterre.

Je vois en frémissant ces images funèbres.
Richard, roi meurtrier, chef des tyrans célèbres,

ACTE V, SCÈNE I.

57

Henri sept a puni tes forfaits signalés :
Console-toi, son fils les a tous égalés.

SCÈNE II.

HENRI, CRANMER, COURTISANS, PAGES,
GARDES.

CRANMER.

Pardon, sire!

HENRI.

Des lois que nul ne peut enfreindre
Ont condamné Boulen; je ne dois que la plaindre.

CRANMER.

Ce jugement affreux vous l'avez pu souffrir!

HENRI.

Téméraire!

CRANMER.

O mon roi, laissez-vous attendre!
Quel sang répandez-vous? quelle est votre victime?
Si l'arrêt du trépas peut être légitime,
Si la loi peut jamais verser du sang humain,
C'est quand le criminel en a souillé sa main.
Livrez-vous à la mort une épouse homicide?
A-t-elle en votre sein plongé son bras perfide?
Non, non; laissez briser votre inflexible cœur;
De vos cruels soupçons abandonnez l'erreur;
D'un crime, quel qu'il soit, la reine est incapable;
Sauvez, sauvez ses jours, et fût-elle coupable:
Au nom du Dieu clément dont vous suivez les lois,
Du Dieu qui pardonnait en mourant sur la croix.
Ecoutez-le ce Dieu, votre roi, votre maître;

Il vous ordonne ici , par la voix de son prêtre ,
De ne point accabler d'un injuste courroux
Le vertueux objet dont vous étiez l'époux.
Craignez le repentir amer , inexorable ,
Le repentir vengeur d'un mal irréparable ;
Ne vous préparez point des remords éternels :
Songez que Dieu punit les princes criminels.

H E N R I .

Cessez . . .

C R A N M E R .

Non. Si ma voix vous semble trop hardie ,
Prenez mes jours , prenez ce reste de ma vie ;
Vous me verrez sans peine expirer sous vos coups
Si je puis en mourant sauver la reine et vous :
Oui , vous. Son souvenir vous poursuivrait sans cesse ;
Il corromprait vos jours usés par la tristesse.
Excusez le désordre où vous plongez mes sens ;
Mais soyez , devenez sensible à mes accents ,
A la voix d'une épouse , au vœu de la patrie ,
Au vœu d'un peuple entier qui se plaint et qui crie ,
Au desir de Dieu même , à son commandement.
Rendez-vous ; le temps presse ; il vous reste un moment ;
L'échafaud est dressé ; sa mort est toute prête ;
Déjà le fer peut-être est levé sur sa tête :
Elle invoque en pleurant son époux et son roi.
Venez , venez , madame , et joignez-vous à moi.

